

***Une rivière verte et silencieuse* de Hubert Mingarelli**

Jean-Denis Côté

Numéro 119, automne 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56045ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Côté, J.-D. (2000). Compte rendu de [*Une rivière verte et silencieuse* de Hubert Mingarelli]. *Québec français*, (119), 104–104.

Une rivière verte et silencieuse

Propos recueillis par Jean-Denis Côté

Une belle histoire d'amour

Hubert Mingarelli s'est d'abord fait connaître en littérature jeunesse avec la publication de trois romans, dont *Le jour de la cavalerie* pour lequel il a obtenu le prix Montréal/Brive en 1995. Distinction surprenante, car l'atmosphère lourde du roman avait tout pour décourager le jeune lecteur. Ce n'est toutefois pas le cas d'*Une rivière verte et silencieuse*, destiné au grand public, dont la lecture est fort agréable. Mingarelli devrait séduire son nouveau lectorat avec cette belle histoire d'amour entre un père et son fils.

Des conditions sociales difficiles

Un père et son fils vivent ensemble dans des conditions précaires. Le congédiement du père pour vol a pour effet de les plonger dans une lente, mais sûre déchéance : ils vendent la cuisinière et se font couper l'électricité. Le salut passe alors par la mise en pot de plants de rosiers qui ne fleuriront pourtant jamais. Le père ignore la véritable manière de les mener à terme et les nombreuses prières n'y changeront rien. Primo, âgé de 10 ans, est lucide et parfaitement conscient des échecs répétés du paternel. Cela ne diminue pas l'affection qu'il lui porte, même si elle s'inscrit souvent par le biais de silences, de non-dits. L'absence de la mère semble compensée par ces marches dans le « tunnel », un passage dans les hautes herbes qu'a formé le garçon par ses nombreuses randonnées. Il s'y sent bien, heureux, protégé, tel l'enfant dans le ventre de sa mère.

L'enfance

Mingarelli a quitté la littérature jeunesse, mais le thème de l'enfance demeure au cœur de son écriture, car le roman est raconté par le jeune garçon qui vit une relation singulière auprès de son paternel en se faisant son complice, mais aussi en se montrant souvent plus mature que lui. Le lecteur devrait-il s'en étonner ? « Non. Nous avons tendance à croire que les enfants sont retardés. Ils ne constituent pas un monde à part et comprennent beaucoup plus que ce que les adultes peuvent penser. Quant à moi, je ne fais pas beaucoup de différences entre eux et les adultes ».

Le personnage ambigu du père

Le père est un homme plein de contradictions. Il invite son fils à la prière et va, du même coup, commettre des larcins dans une église ! Mingarelli explique la nature de son personnage : *Le père, dans ce livre, je le sens, ne croit pas une seconde à Dieu. Prier, c'est implorer, la chance, le destin. Des gens, qui ne croient pas aux superstitions, choisiront tout de même d'éviter de passer sous une échelle. Le père ne croit pas du tout en Dieu, mais tant qu'à faire, il choisit de prier. C'est une espèce de jeu, d'invocation de la chance. À la fin, nous sommes en présence d'une revanche : Dieu, ou la chance, n'a pas pris soin de mes rosiers, donc je vais me servir et voler les cierges.*

L'absence de foi du père contraste fortement avec celle de son fils : *Le garçon croit. Mais, je me souviens que gamin, lorsque je croyais en Dieu, je le craignais. Le garçon de mon roman rembourse les cierges volés par crainte de représailles. Cette croyance du fils en Dieu est une espèce de conte de père Noël. Nous ne sommes pas en présence d'une véritable croyance. Ce gamin va grandir et ne croira plus en Dieu. On sort de l'enfance, on ne croit plus en Dieu, tout comme on ne croit plus au père Noël. C'est en gros ce que j'ai voulu expliquer. Si le père l'incite à faire une prière tous les soirs, c'est qu'il a peut-être l'impression de rendre service à son fils. Il le fait un peu pour son fils, pour qu'il garde une espèce de croyance.*

L'écriture

Si le père du roman a une position ambiguë face à Dieu, celle de l'auteur par rapport à l'écriture ne l'est point : *Lorsque nous écrivons, nous devons justement faire attention de ne pas nous demander si ça va plaire ou non. Nous n'écrivons pas un livre pour des gens. Le livre est une proposition, et non pas quelque chose qui est donné pour tout le monde. Si nous écrivons pour tout le monde, nous écrivons n'importe quoi. Chaque phrase devient alors un compromis. Nous ne devons faire aucun compromis dans un livre. Ça marche ou ça ne marche pas. C'est comme une expérience. Le fait qu'il y ait tant de livres différents à lire veut dire que les auteurs n'ont pas, justement, fait de compromis. Autrement, nous écrivons comme pour les séries de télévision. Il y a le vrai cinéma et les séries de télévision. Un univers sépare ces deux mondes. Le créateur, en cinéma d'auteur, cherche d'abord à créer quelque chose.*



⇒ ⇒ ⇒

Hubert Mingarelli,
Une rivière verte et silencieuse, Paris, Seuil, 1999, 124 pages.